

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 1er Mai 1863.

No. 9.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Cercle Littéraire : Lecture sur Pie IX, par M. Dausereau.—Feuilleton : La Gaverne de Vaugirard.—Musique : La Mort de l'Enfant, paroles de M. Léon Tauler, musique de M. Jules Denefve.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 1er Mai 1863.

La diplomatie s'est enfin décidée d'agir dans la question de la Pologne : la France, l'Angleterre et l'Autriche se sont unies pour demander à la Russie l'accomplissement des traités, et ainsi mettre un terme aux atrocités dont elle se rend coupable envers la Pologne depuis tant d'années.

Le Czar avait, quelque temps avant, adressé aux insurgés polonais une amnistie générale, s'ils voulaient déposer les armes et se soumettre aux autorités avant le 13 mai. Les Polonais, qui savent maintenant avec quelle injustice, quel mépris de la parole donnée solennellement et en présence de toute l'Europe, la Russie les a traités, qui connaissent toute la fourberie du gouvernement des St. Pétersbourg, ont rejeté immédiatement cette amnistie. D'ailleurs, ce n'est pas une grâce qu'ils demandent, ce n'est que la justice, la simple justice garantie par le droit des gens, garantie par l'Europe, par la Russie elle-même, et ils paraissent aujourd'hui décidés à la reconquérir. Les im-

portantes victoires qu'ils remportent sur les Russes leur donnent le droit d'espérer.

Parmi les nombreuses brochures publiées sur la question polonaise, celle qui a fait la plus forte sensation a été celle de M. de Montalembert. L'illustre vétéran des libertés françaises a fait entendre encore une fois sa voix pleine de gravité, de tristesse, de vigueur et d'entraînement.

Après avoir établi la justice de l'insurrection de la Pologne, et après avoir bien marqué la différence qui la distingue des révolutions françaises, italienne et grecque, il en vient à la solution de cette importante question, solution pressante, nécessaire, non seulement pour la Pologne, mais encore pour l'Europe et même pour la Russie.

Cette solution, conclut l'illustre publiciste, c'est la Russie qui doit la donner, et à son défaut, la France. Il démontre la légitimité d'une intervention armée de la part de cette dernière puissance; il cite particulièrement les mémorables paroles de M. Billault, conseillant à la Pologne de concentrer toutes ses espérances dans les "sentiments généreux et libéraux de l'Empereur de Russie," paroles imprudentes, dit-il, injustes, paroles de blâme et de découragement à des hommes qui versent leur sang pour la conservation de leurs droits les plus sacrés, et qui, vingt fois écrasés par une force centuple, se relèvent de nouveau dans leur malheur autour du vieux drapeau de la foi et de la nationalité, jetant un nouveau cri de désespoir à leurs oppresseurs, une nouvelle protestation à l'Europe, et ne lui demandant que le respect pour leur infortune et pour les nobles sentiments qui les conduisent au combat et à la mort.

La différence entre l'insurrection polonaise et la révolution a été clairement marquée par les Polonais eux-mêmes: les révolutionnaires européens, nationaux ou autres, ne servent pas dans leurs rangs, et on a refusé l'aide de Garibaldi.

Quant aux sentiments du clergé pour cette révolution, si différente de celle que l'Europe voit depuis soixante ans, nous les trouvons dans les deux lettres de Mgr. Dupanloup à M. Quinet, en réponse à ce dernier. Voici la première lettre de M. Quinet publiée dans le *Siècle* et

l'Opinion Nationale sous le titre de *Prière au clergé catholique*.

J'ai assisté à la renaissance de la Grèce, de l'Italie, de la Roumanie; je demande au ciel de me laisser voir encore la résurrection de la Pologne.

Cette résurrection dépend surtout du clergé catholique. Trop longtemps il m'a donné raison, quand je l'accusais de repousser le droit moderne et de se ranger du côté du plus fort. Je le supplie aujourd'hui de me confondre, et je lui dis, les mains jointes:

Vous avez une occasion solennelle, unique, non-seulement de nous fermer la bouche, mais de nous obliger de vous rendre grâces. Profitez-en! C'est vous qui, au dernier siècle, avez abattu le cœur de la Pologne, et par là vous avez contribué à la perdre. Refaites-là!

Vous le pouvez plus que personne. Redressez ce cadavre, évoquez ce Lazare, et nous serons forcés de vous bénir.

Il est vrai que je ne vous demande pas seulement des mots, des quêtes, des sermons lointains dans l'enceinte d'une église. Je vous demande ce dont vous êtes si riches, quand vous le voulez, DES ACTES!

Vous avez eu cent fois des actes pour le despotisme, ayez-en une fois pour la liberté. Vous avez su faire une Vendée contre-révolutionnaire, faites une Vendée Polonaise! Souvenez-vous de ce que vous avez pu pour la cause du passé; armez-vous des mêmes armes pour la cause de l'avenir.

Ecrasez-nous de votre victoire. Je l'appelle, je la salue, je la reconnâtrai.

Prenez la croix, marchez en tête. Que votre tocsin retentisse du haut de Saint-Pierre de Rome, et qu'il se propage de la Vistule au Niémen, dans chaque village de Pologne!

Que tout un peuple, à ce signal, sorte des sillons et qu'il soit libre! qu'il soit libre par vous!

A vous restera l'honneur, à vous la puissance.

Vous aurez obtenu deux choses: vous aurez la gloire d'avoir sauvé une nation, et vous convaincrez d'illusion vos adversaires. Il s'agit de montrer que la force que vous avez exercée pour comprimer, vous la possédez aussi pour affranchir.

E. QUINET.

Veytaux (Suisse), 7 mars 1863.

Réponse de Mgr. l'évêque d'Orléans à la prière adressée par M. E. Quinet au clergé catholique en faveur de la Pologne.

Monsieur,

Parmi les étonnements qui se rencontrent souvent pour nous en ces temps singuliers, il m'est arrivé rarement d'en éprouver un pareil à celui que me cause la *Prière au clergé catholique*, publiée par vous en faveur de la Pologne, dans les colonnes du *Siècle* et de l'*Opinion Nationale*.

C'est vous, Monsieur, qui écriviez, il y a quelques années, cette phrase: "Il faut déshonorer le catholicisme: ce n'est pas assez. Il faut l'étouffer dans la boue."

Fils et pontife de l'Église catholique, ma main frémit en retraçant ces outrages. Pour écrire à leur auteur, il me faut surmonter une vive répugnance ; et vous n'estimeriez bien peu si j'avais un autre sentiment. Vous ririez de ma crédulité, si je ne me défiais pas des prières que vous adressez aujourd'hui à ce clergé dont vous attaquiez hier si cruellement la foi et dont vous blessez encore l'honneur dans ces prières même.

Toutefois, je veux, je dois répondre à une provocation si étrange qu'on se demande, en la lisant, si elle est un hommage ou une injure, un piège ou un défi.

Vous nous accusez, dès les premiers mots, de nous ranger du côté du plus fort.

Cette calomnie me révolte. Nous sommes dans la Grande-Bretagne du côté de l'Irlande ; en Orient pour les chrétiens du Liban ; en Amérique du côté des esclaves ; en Russie du côté de la Pologne ; en Italie du côté du Pape ; dans le monde entier du côté des faibles, des pauvres, des enfants, des abandonnés, du côté de la pudeur, de la conscience, de la probité, de tout ce qui est ici-bas soufflé, honni, crucifié avec Jésus-Christ.

Voilà comment nous sommes du côté du plus fort !

Vous dites que nous avons, au dernier siècle abattu le cœur de la Pologne.

Si j'ouvre l'histoire du dernier siècle, je vois que le pape Clément XIII écrivait le 30 avril 1767 au roi de France, au roi d'Espagne, à l'empereur d'Allemagne, en faveur de la Pologne ;

Que Clément XIV recommandait encore cette grande cause le 7 septembre 1774, quinze jours avant de paraître devant Dieu ;

Que vingt fois, entendez-le bien, dans des documents publics et solennels, ces deux papes, SEULS EN EUROPE, ont protesté avec toute l'énergie que donnent la foi, la charité, l'amour de la justice, contre l'iniquité de la conquête et du partage.

Et je lis dans la même histoire du dernier siècle, que le 18 novembre 1773, Voltaire écrivait au roi de Prusse :

“ On prétend que c'est vous, sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois PARCE QU'IL Y A LA DU GÉNIE.”

Après cet étrange exorde de la prière que vous nous adressez, que nous demandez-vous enfin, monsieur ? notre argent ?—Nous sommes prêts à le donner pour les victimes.—Mais vous dites vous-mêmes qu'il n'est pas question ici de quêtes.—Nos paroles ? Qui donc a parlé depuis un siècle ? Qui vient d'écrire si éloquemment ? Qui pétitionne en ce moment pour les Polonais plus que les catholiques ?... N'est-ce pas un des nôtres, le comte de Maistre, qui des premiers a proclamé “ EXÉCRABLE le partage de la Pologne ? ” (1).

Que voulez-vous donc ? Des actes ? quels actes ? Que nous marchions en avant, que nous sonnions le tocsin, en un mot, que nous appelions aux armes ?

Je vous réponds : Ce qui peut être fait par le clergé, le clergé polonais le fait vaillamment. Il bénit, il con-

sole, il soigne, il soutient. Les églises sont ouvertes aux blessés, les prêtres ne craignent pas de s'exposer à tous les périls pour secourir leurs frères, et je les en bénis.

Quand on sait ce qui s'est passé et se passe encore sur cette terre, ce qu'y souffrent les âmes et la foi depuis un siècle, il est impossible de ne pas sentir qu'il y a là une grande cause catholique. Le clergé polonais est national, et il n'y a pas en lui un seul cœur de prêtre qui ne batte avec le cœur de sa patrie.

Vous voudriez que nous prêchions la guerre ? Si nous la prêchions, êtes-vous bien sûr que, parmi les vôtres, on ne nous rappellerait pas que nous sommes des ministres de paix ?

Ne pourrions-nous pas cependant faire plus que nous ne faisons, parler plus haut, et soulever tous les cœurs pour cette infortunée nation ? Je n'examine pas si nous le pourrions ; mais si nous ne le faisons pas, qui nous en empêche ? Qui ?—C'est vous.

Oui, vous, qui refoulez toujours le clergé derrière l'autel, et qui l'appellez au dehors quand cela vous convient ; vous qui le chargez d'entraves, puis lui reprochez de ne pas agir ; vous qui lui demandiez de faire déposer les armes à Castelfidardo, et vous voulez qu'il les prenne à Varsovie ; vous qui l'exhortez au silence, quand il parle pour se défendre contre vous, et au tapage, quand vous pensez qu'il peut vous aider.

Il y a même ici quelque chose de plus grave et que l'intérêt le plus élevé, le plus sérieux de la Pologne me détermine à vous dire. C'est vous, monsieur, vous et ceux qui vous suivent c'est vous qui non-seulement observez, mais perdez les bonnes causes en vous y mêlant, vous qui rendez la liberté suspecte et la ruinez en la mariant de force à la révolution qui la tue. L'honnête homme ne sait vraiment comment se mouvoir, pressé entre deux obstacles, des lois qui arrêtent ce qu'il voudrait dire, des parties qui corrompent ce qu'il voudrait faire.

Si nous pouvions donner le signal que vous demandez, qui viendrait au rendez-vous ? Ceux qui ne seraient pas appelés. Nous ferions accourir des âmes généreuses des héros chrétiens ; et, à votre voix, viendraient s'abattre sur cette noble et religieuse nation les révolutionnaires pour en faire leur proie.

Nous convoquerions des aigles, et il viendrait des vautours. C'est le grand péril de la Pologne.

Je suis prêt à vous obéir, si vous promettez que la révolution ne s'en mêlera pas. Si la Vendée fut grande, c'est que vous n'y étiez point. Si 1789 fut compromis, c'est que vous y êtes venus.

Du reste, il n'y a plus à donner le signal ; c'est fait. On meurt ; nous prions. Qu'arrivera-t-il demain ? Quoi que Dieu permette, il faut que la victoire ou la défaite soit glorieuse, que la Pologne sorte de cette lutte inégale plus libre, ou plus digne que jamais d'amour, de compassion et de respect.

Vous dites que ce peuple ne sera libre que par nous. Vous avez raison. Livré à la révolution, il faudrait trembler pour sa liberté. Mais non, j'ai meilleur espoir. Le sang qui coule est fécond lorsqu'il est pur. Même victorieuse, si la cause est corrompue par les agitateurs de l'Europe, elle est perdue. Même vaincue, si elle n'a été servie que par le patriotisme et la foi, elle se relèvera. Car la justice est éternellement la justice.

Souffrez donc, monsieur, que je n'obéisse pas à votre appel pour servir la Pologne, selon le programme que

(1) Marie-Thérèse eut le malheur de participer à cet acte ; mais il est juste d'ajouter qu'au bas de la convention signée entre l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, le 17 février 1772, Marie-Thérèse écrivit, à la date du 4 mars 1772 : “ Placet, puisque tant et de savants personnages veulent qu'il “ en soit ainsi, mais, longtemps après ma mort, on verra “ ce qui résulte d'avoir ainsi foulé aux pieds tout ce que jus- “ qu'à présent on a toujours tenu pour juste et pour sacré.”

vous nous feriez. Certes, je n'avais pas attendu votre prière pour aimer de toute mon âme la patrie de Jean Sobieski ; cette héroïque nation qui fut le plus ferme boulevard de la chrétienté contre l'islamisme victorieux, et qui, un jour, *surprise et trahie*, et depuis plus d'un siècle ayant perdu toutes les libertés que la tyrannie des hommes peut ravir, a su, comme l'Irlande, conserver entière cette dernière liberté, la plus noble de toutes, et qu'aucune tyrannie ne saurait forcer, si elle ne s'abdicque elle-même : la liberté de sa foi et de sa conscience.

Savez-vous, monsieur, comment je voudrais servir la Pologne ? C'est dans les conseils des nations européennes. Je voudrais au prix de mon sang, persuader à ceux qui peuvent ce que nous ne pouvons pas, qu'il y a ici une grande iniquité à réparer, un droit scandaleusement violé à restituer, une barrière nécessaire à l'Europe et à la France à relever. Et puissions-nous ne plus jamais savoir à quel point nous manque cette barrière, dont la Providence avait si admirablement marqué la place et qu'on a si imprudemment et si indignement sacrifiée !

Hélas ! cette vaillante et catholique nation ne manque pas seulement à l'Europe et à la France ; elle manque aussi à l'Eglise. Mais voilà pourquoi aussi sa cause est impérissable !

Déjà aux dix-septième siècle, au moment où la Pologne semblait périr et où on voyait ses ennemis fonder sur elle "comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces," Bossuet s'écriait dans le grand élan de son éloquence et la vive lumière de sa foi : "Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Eglise et lui devait un vengeur. Tout à coup il tonne du plus haut des cieux, et la Pologne est délivrée."

Et nous, qui n'avons pas ces grands accents nous n'en dirons pas moins, avec la même espérance et dans la même lumière : Cette douloureuse et magnifique question ne peut-être étouffée. La politique a beau l'éconduire et passer à l'ordre du jour, la justice l'y retient, Dieu et l'honneur l'y remettront jusqu'à la fin."

Veillez agréer, monsieur, l'hommage des sentiments que j'ai l'honneur de vous offrir.

† FÉLIX, évêque d'Orléans.

Orléans, le 19 mars 1863.

Post scriptum.—En terminant, monsieur, je relis ma lettre ; elle est vive. Que voulez-vous ? je n'ai pu oublier ce que vous avez eu le triste courage d'écrire contre ma foi. Mais je n'oublie pas non plus que vous avez été proscrit, exilé, pour des opinions qui certes ne sont pas les miennes, mais dont j'honore le désintéressement et la défaite. Dieu me garde d'ajouter une tristesse à celle de votre vie ! J'aurais dû sans doute aussi me souvenir que vous êtes un poète lyrique, et adoucir des sévérités de parole, que ne mérite peut-être pas un homme qui prie tout ému par la douloureuse poésie des malheurs de la Pologne. Pardonnez-moi : condamné à toutes les réalités de la vie, j'ai dû vous répondre en prose, non en poète, mais en évêque.

Dans une deuxième lettre que sa longueur ne nous permet pas de reproduire, M. Quinet se

plaint amèrement de la manière sévère avec laquelle il a été traité par l'évêque d'Orléans ; il conteste l'exactitude de la citation que son adversaire avait faite d'une de ses paroles ; tous ses allégués sont mentionnés dans la deuxième lettre de Mgr. Dupanloup que voici :

Monsieur, — Je vous ai répondu et vous m'avez répliqué. Je n'ai pas l'intention de discuter davantage, et, je dois le dire, je n'en vois pas d'ailleurs l'utilité. Mais votre lettre rectifie une citation contenue dans la mienne. Ceci doit être précisé, et ne peut, en aucun cas ni en aucun temps, être négligé.

J'ai cité vos paroles, les ayant parfaitement présentes à l'esprit, telles que je les avais lues dans les journaux, et telles que d'importants ouvrages de controverse les mettaient encore sous mes yeux ; et il ne m'est pas venu seulement à la pensée que ces paroles ayant été, comme vous le dites, si souvent reproduites, sans que vous les ayez jamais démenties ni rectifiées, il pût y avoir lieu à une erreur quelconque. Si c'est un tort, je l'avoue simplement.

Pour le réparer, cette semaine même, je viens de faire tous les efforts afin de me procurer votre texte dans les volumes publiés par vous. J'ai envoyé à Paris chez dix libraires ; nul n'a pu me procurer ces volumes. J'ai écrit en Belgique et, ne les recevant pas, j'ai envoyé exprès à Bruxelles, et je viens enfin de les recevoir. Quand il s'agit de probité et de justice, de probité envers un texte, de justice envers un adversaire accusé peut-être au-delà de ce qu'il mérite, j'aurais été à Bruxelles moi-même.

Et maintenant, monsieur, voici vos paroles :

"Il s'agit ici non seulement de réfuter le papisme, mais de l'extirper, non seulement de l'extirper, mais de le déshonorer, non seulement de le déshonorer, mais comme le voulait l'ancienne loi germanique contre l'adultère, de l'étouffer dans la boue. *Tel est le but de Marnix.*"

En nous faisant lire *il s'agit* au lieu de *il faut*, et en ajoutant : *tel est le but de Marnix*, vous avez voulu, monsieur, rectifier la citation et rejeter loin de vous la complicité de ces paroles. J'ai le regret de vous dire qu'après avoir lu vos textes dans votre ouvrage même, à mes yeux la responsabilité tombe entière sur vous comme sur Marnix. Vous n'avez pas fait attention aux paroles mêmes qui se trouvent au début de votre introduction. Vous écriviez, dites-vous, pour "montrer combien la pensée de Marnix s'adapte aux nécessités de notre siècle." Et c'est tellement la pensée de Marnix que vous adoptiez, qu'immédiatement avant de dire sa pensée et son but dans les termes que vous prétendez rectifier, vous le présentiez non pas *seulement comme un homme de style, comme un artisan de la parole*, mais comme un *athlète de la vérité, un destructeur de mensonge* ; et déclariez que ce sont là *les vertus pour lesquelles vous avez travaillé à sa résurrection.*

Et, immédiatement après avoir dit quel est le but de Marnix, vous ajoutiez : "Quelles pensées, et, au cas échéant, *quelles résolutions* ces œuvres, rendues à la lumière, doivent-elles éveiller dans les esprits ? Les

morts ne reviennent pas, s'ils n'ont *quelque chose à dire aux vivants.*"

Et, du reste, ce que vous faites dire à ce mort, ne le disiez-vous pas vous-même en votre propre nom, quand vous vous écriez :

" Il faut que le catholicisme tombe ! Ce cri commence à partir du vieux monde et du nouveau."

Et encore ces autres paroles, qui sont la conclusion définitive de votre discours :

" Que faut-il donc faire ? Je vous l'ai dit. Je le répète, puisque vous ne m'avez pas entendu."

" Sortez de la vieille Eglise, vous, vos femmes, vos enfants. Sortez, pendant qu'il est temps encore, avant qu'elle n'ait muré elle-même la porte."

" Sortez ! et, si par des événements que j'ignore, la Providence vous tend encore une fois la main, sachez enfin la saisir."

Vous trouviez, monsieur, qu'on n'a pas su la saisir cette main en 93 et en 48. Mais pour que la faute ne se renouvelât, vous convoquiez pour la destruction du catholicisme, non seulement tout ce qui lui fait la guerre, mais *tout ce qui vit et tout ce qui respire.* Et vous indiquiez le point où il faut éviter et concentrer tous les coups :

" Si le seizième siècle a arraché la moitié de l'Europe aux chaînes de la papauté, est-ce trop exiger du dix-neuvième qu'il achève l'œuvre à moitié consommée ? Est-ce trop demander de sa résolution, de sa force, ou de sa maturité ?"

Vous ajoutiez enfin : " Il s'agit de concentrer vos vœux, vos forces, vos volontés dispersées sur le point unique qui est le centre... l'Eglise romaine."

Et quels moyens indiquiez-vous pour accomplir cette œuvre ? Vous reprochiez à la Convention de n'avoir pas su faire la guerre au catholicisme, de n'en avoir pas fini avec lui ; vous disiez qu'il faut *en rendre l'exercice absolument et matériellement impossible et lui ôter toute espérance de renaitre jamais.* Vous demandiez formellement qu'on le mette hors la loi, hors la liberté, hors la justice, qu'on l'écrase *par la force, par la force aveugle ?* Sont-elles de Marnix ou de vous ces paroles ?

Je pourrais encore citer bien d'autres phrases. Mais je ne veux pas insister, et je me tais, pour deux raisons.

Vous citer plus au long, ce serait faire ce que vous avez fait pour Marnix ; ce serait rendre la vie à ce qui était oublié.

Ce serait encore ne pas tenir compte de l'interprétation que vous donnez vous-même à vos paroles. Puisque vous vous défendez de ce dont on vous accusait, oh ! de grand cœur, j'accepte la nuance, j'en prends et j'en donne acte.

Aussi bien, monsieur, dans les temps où nous vivons, il y a contre nous des attaques encore plus tristes. Vous, vous ne vous en prenez qu'à l'Eglise, il est vrai, avec une bien grande irritation ; mais il y en a d'autres dont la haine ou la folie s'attaque à Dieu même, et qui n'ont pas, comme vous, pour excuse les amertumes de l'exil, qui sont en France et y sont florissants.

Pour vous, je regrette d'avoir dû rappeler même celles de vos paroles que vous m'avez obligé de relire ; mais je ne pouvais pas ne pas vous dire la complicité morale qui, bon gré malgré, tombe sur un homme quand il dresse un piédestal aux erreurs les plus sub-

versives, et les élève dans la lumière de la plus grande publicité qu'il puisse leur donner.

C'est assez sur ce triste sujet.

Quant à la Pologne, je n'ajouterai qu'un mot. Parce que je ne suis pas de votre avis, vous concluez du désaccord de deux hommes au désaccord de deux grandes choses, l'Eglise et la Liberté.

Je n'ai pas peur des mots, mais je ne veux pas d'équivoque sur les choses.

Ne faisons donc pas ici de confusion : je n'ai pas le droit de me dire l'Eglise, mais vous, êtes-vous la liberté ? Laissons là, monsieur, les phrases sur la révolution, sur la liberté : je demande comme vous que l'iniquité de l'exécrable partage de la Pologne soit enfin réparée. Je fais les vœux les plus ardents pour la résurrection de cette infortunée et magnanime nation. Mais, à ce grand et admirable esprit du patriotisme et de la religion qui l'anime, peuvent se mêler des fléaux corrupteurs qui tuent au lieu d'aider.

Au moment où je parlais, un agitateur, que je ne nommerai pas, parlait pour la Pologne ; on en attendait d'autres. Le bon sens des Polonais leur a barré le passage, mais ils peuvent revenir ; ai-je tort de croire que leur présence ferait mille fois plus de mal que de bien ?

Est-ce qu'en repoussant, comme les Polonais eux-mêmes, ces faux auxiliaires, j'en repousse d'autres ?

Quelles sont, après Dieu, les chances de la Pologne ? Les sympathies actives des puissances ; or, qui peut les refroidir ? La transformation d'un mouvement national et catholique en mouvement démagogique. Est-ce que cela n'est pas certain ? Donc, si j'ai crié pour écarter le fléau qui peut ôter à la cause polonaise son vrai caractère et ses appuis réels, ai-je été un ami ou un ennemi ? Ma frayeur est venue précisément de mon amour pour ce courageux peuple et pour l'immortelle cause de la justice.

Je rends d'ailleurs témoignage à la Pologne. Elle a jusqu'ici formellement renié cet esprit mauvais, elle l'a noyé dans son sang et dans sa patience ; et, comme on l'a remarqué, plus le mouvement s'est étendu aux provinces arrachées à l'Eglise, plus il est devenu catholique, plus ces vaillants soldats et ces pauvres paysans ont paru retremper leur patriotisme à ces sources toujours vivantes de leur foi, que la main du despotisme se vantait d'avoir à jamais taries.

Et voilà pourquoi j'ai un profond regret qu'une grande et généreuse résolution n'ait pas été prise en leur faveur par mon pays.

Mais ces jours-ci même, triste de ce délaissement, j'ai lu, avec confiance pour la Pologne, ces paroles des saints livres : " L'année de ma rédemption est venue. Il est vrai, j'ai regardé autour de moi et au loin, et je n'ai pas vu venir le secours. J'ai cherché, et il ne s'est rencontré personne pour m'aider. Alors j'ai dit : Mon bras, soutenu par la main de Dieu, me sauvera, et c'est mon indignation qui m'a secouru."

Maintenant, monsieur, je vous rends grâce, non seulement parce que certaines expressions de votre lettre me touchent bien plus que d'autres ne me blessent ; mais je vous rends grâce surtout parce que vous m'avez donné une nouvelle occasion de redire à la Pologne les fidèles et invincibles sympathies de mon âme. Depuis qu'elle a des revers, elle perd autant d'amis que de soldats. Mais l'affection du dévouement chrétien ne

tombe pas avec le succès. Pour moi, plus cette grande cause est exposée, plus elle m'attendrit.

Je vous écris, monsieur, à la fin d'une semaine qui, en ce qui est de notre controverse, croyez-le bien, ne laisserait subsister dans mon cœur aucun sentiment amer, si j'en avais jamais eu ; mais qui surtout a enhardi et sanctifié toutes mes espérances pour la Pologne et ses enfants, et tous les opprimés de ce monde, avec une ferveur plus confiante encore, devant la croix de ce Dieu, vengeur, espoir, image des opprimés, qui a souffert, qui est mort, et qui, jetant par terre sa tombe et ses gardiens, s'est levé pour ressusciter.

Recevez, monsieur, l'assurance de tous les meilleurs sentiments que vous puissiez désirer de moi, et ne me refusez pas les vôtres.

† FÉLIX, évêque d'Orléans.

Les journaux anglais viennent de publier une pièce très-importante, au sujet de l'état des provinces volées à François II par Victor Emmanuel : c'est une requête signée de plus de quarante mille citoyens de la Sicile et du royaume de Naples, se plaignant fortement des injustices du gouvernement piémontais, et demandant avec instance que le gouvernement anglais intervienne en faveur d'une restauration du roi légitime de ces provinces. C'est une réponse irréfutable à tous ces rapports propagés par les ministres de Turin, sur la tranquillité de ces Provinces et sur le bonheur dont elles jouissent.

PIE IX.

Lecture faite au Cabinet Paroissial le 24 Mars 1863, par M. Arthur Dansereau, étudiant en droit.

Monsieur le Supérieur, Mesdames et Messieurs.

La justice et le jugement, a dit le prophète, sont les éléments de votre siège. Quel est le prince de la terre qui pourrait aujourd'hui réclamer cette élogé ? Quel est le potentat dont le bandeau royal ne cache pas une cicatrice à son front ?

L'Europe, dans ces derniers jours, s'est tourmentée sous l'étreinte de l'impiété. La vertu a été chassée devant le fouet des colères du siècle jusqu'aux pieds de Celui auquel Jésus avait dit : " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église."

Mais là, le roc de vérité s'élevant en face de la persécution présente un rempart à la justice comme à la liberté.

Ce n'est pas la première fois que le monde dut ainsi s'appuyer sur le Vatican en traversant les tempêtes sociales ; car, de tous temps, le front dans l'orage, le pontife vit sans pâlir le nuage du blasphème passer sur son vieux Capitole.

Les époques difficiles ont des Léon et des Grégoire. Les Arnaud de Brescia, les Rienzi, les Savonarole, les Sarpi et les Giannone rencontrent des papes.

Pour d'autres temps, Dieu suscitera d'autres génies ; le dix-neuvième siècle aura son Hildebrand ; Mazzini rencontrera Pie IX.

Le grand Pontife a frappé notre époque du sceau de

son génie, comme ces géants de la fable, exposés au feu dont l'éclat se projette sur leurs visages trempés de sueur font plier sur Penelume le fer qui brûle mais qui durcit leurs bras nerveux.

Qui l'histoire dira : Le siècle de Pie IX, de même qu'elle dit : Le siècle d'Innocent III ; et le monde saura qu'en nos jours il s'est rencontré un pape digne de la tiare :

I. Et comme prince, vainqueur une première fois de la démagogie :

II. Et comme habile administrateur de ses états :

III. Et comme infatigable champion descendant une seconde fois dans la lice à l'encontre de l'ennemi, dont les armes volent en éclats à mesure qu'elles se croisent avec celles du héros qui lutte pour le salut de tout un siècle et de tout un monde.

I.

Qui saura jamais peindre l'avènement de l'illustre pontife que nous possédons aujourd'hui !

Trois grandes puissances se disputaient l'arène sociale : L'intelligence qui refusait de puiser aux sources pures des croyances religieuses ;

La liberté politique devenue selon le mot du P. Ventura " intolérante et sauvage ; "

Et le catholicisme.

Un malaise général en était le résultat, et tous, jusqu'aux hommes du siècle, attendaient dans l'angoisse l'issue de cette lutte sacrilège.

Soudain, le monde s'agite sous l'effet d'un pressentiment mystérieux. Tandis que l'irréligion lance encore le sarcasme ; tandis que " les philosophes courbant la tête devant la papauté," dit Mgr. de Bonald, " lui crient comme à Jésus : Si tu es fils de Dieu, sauve toi toi-même," une immense acclamation retentit et " des battements innaccoutumés du cœur, écrit Balmès, se font sentir jusqu'aux extrémités." Un nouveau pape est proclamé : C'est Pie IX ; et ce nom laisse entrevoir la réunion de la science, de la liberté et de la religion dans un même faisceau.

Cependant au moment où l'auguste pontife recueille encore les hommages et les acclamations de son avènement, l'ennemi de l'église fait gronder un cratère sous le calme apparent des passions.

L'homme-Dieu de Mœdell, le prolétaire voleur de Weitling, le panthéisme de Hegel, le communisme de Proudhon, l'état sauvage de Marr songeaient toujours à faire de la métropole du monde chrétien le foyer de la révolution ; mais ces séides du crime, ayant compris que la liberté serait toujours repoussée avec le bonnet phrygien, pensèrent alors à la reproduire vêtue des couleurs pontificales.

" L'indifférence politique du peuple, avoue Montanelli, était l'écueil contre lequel allait échouer les tentatives les plus puissantes." A peine le libéralisme fut-il devenu courtisan, aussitôt écrivit Margotti " qu'on eut fait sacrilègement du pape le symbole de la révolte, il n'y eut plus ni cité, ni bourgade, ni hameau qui ne s'élevât à de sublimes pensées." En hissant leur étendard sur la coupole de St. Pierre, ils firent plus en un jour qu'ils n'avaient fait dans un quart de siècle.

Après avoir ainsi préparé les voies, la révolution devait venir auprès de Pie IX renouveler l'antique tentation de l'être infernal :

" Favorise le progrès : change ces pierres en pain,

confie tes états aux laïcs : en te précipitant du haut du temple tu n'as rien à craindre, Dieu le soutiendra. . . . Si tu mets les droits de l'homme au dessus des droits de Dieu tous ces royaumes te reconnaîtront. . . . L'auguste pontife plein du feu sacré, comme Jésus leur répondit : " Vous ne tenterez pas le Seigneur. "

" Change ces pierres en pain ! " Ce n'est pas qu'il fut l'ennemi des réformes ; seulement, il devait fuir le conseil du perfide et quand l'époque de transformation arriva, il ne craignit pas de donner libre cours à la bonté de son cœur. " Si Pie IX, dit M. de Montalembert, avait refusé toute concession à l'esprit du temps, la révolution n'aurait pas moins éclaté à Rome, après la catastrophe de Février, et le vulgaire eût dit : Le pape aurait pu épargner des maux à son peuple mais il ne l'a pas voulu. "

Ces réformes laissent entrevoir un reflet du génie de Pie IX. En deux années, dit Balleydiér, Rome avait avancé d'un siècle. Au point que le cardinal Altieri ne craignait pas de déclarer : Quelques mois ont suffi à Pie IX pour préparer, ordonner et terminer une œuvre à laquelle ceux des prédécesseurs qui y mirent la main, consacrèrent leur vie entière.

Pie IX touchait au peu de vrai des théories modernes sans embrasser leurs erreurs.

L'andis que la loi sur la presse fermait par le droit de censure la voie aux mauvaises passions les délibérations et les réunions de la Garde-civique étaient sous le contrôle du gouvernement.

La générosité dans l'amnistie n'avait pas oublié la prudence.

Le pontife réglait la première installation des représentations communales qui rappelaient l'ancienne splendeur de Rome, sans avoir de juridiction sur les choses ecclésiastiques.

La consulte d'état présidée par un cardinal, offrait une route légale pour faire monter à la région du gouvernement l'influence de l'opinion publique, mais n'empêchait pas que le sacré collège ne prit connaissance des lois.

C'est ainsi que les conjurés qui croyaient le porter en triomphe vers l'abîme, lui servirent de piédestal.

La seconde tentative devait leur être aussi fatale : Confie tes états aux laïcs ! Le clergé, dit Montanelli, était riche de la foi du peuple. Soudain Rome tressaille au bruit d'une horrible clameur. Les prêtres s'écrient-ils, par caractère parfait, par habitude administrent à tâtons et n'aboutissent qu'à des résultats déplorablement. Nous voyons Pie IX y répondre par la foudroyante allocution de Février. Cette protestation forçait les hypocrites à combattre visière levée, et pour parler comme Ruxoni : " Elle rompit le charme de la papauté. "

Pie IX subissait la première phase de sa passion ; il venait de repousser les Hosanna pour embrasser la croix et entraînait dans le jardin de Gethsemani pour arroser le sol de sueurs de sang.

" Mets les droits de l'homme au-dessus des droits de Dieu ! "

Qu'il est beau le spectacle offert en ce moment par le père commun des fidèles.

Du Pô au Tibre du détroit de Messine au bout du Danube on proclamait l'indépendance ; la démagogie, hurlant la Marseillaise, assiégeait les palais des rois, et les révolutions comme des trainées de feu passaient dans

l'Europe, en jetant au front des peuples l'éclaboussure de l'impunité.

La Suisse retrouvait avec la chute du Sunderbund les mauvais jours de Zwingli et de Muncer ;

Charles-Albert envahissait la Lombardie ;

L'Autriche voyait la Vénétie au pouvoir de Main et était chassé de Vienne ;

Kossuth secouait la Hongrie ;

Les Corps-Francis partaient pour la Belgique ;

La Sicile était en feu ;

Le Piémont s'emparait de Monaco ;

Le démon de la démocratie mordait l'Allemagne au cœur ;

Ledru-Rollin régnait en France ;

En Espagne, au Portugal, à Berlin des prétendants levaient fièrement la tête ;

L'Angleterre frémissait à ces commotions ;

Et le Czar disait à ses boyards : " Montons à cheval. "

Mais Pie IX était le ministre du Dieu de paix. Pressant les peuples et les rois sur son cœur dans une même étreinte, il élève donc la voix et les convoque sous les pacifiques tentes d'Israël. Cette parole lui vaudra l'exil ; toutefois la révolution dans son triomphe même trouvera une nouvelle défaite.

En effet, les trônes de l'Europe tombent au premier choc. Pie IX, grâce à son habile fermeté, résiste un an à l'avalanche ; et cependant la meute démagogique a contre lui seul uni tous ses efforts. Ce n'est plus comme pour les autres monarques les attaques isolées d'une loge maçonnique ; il ne s'agit point seulement des Mazzini et des Agostini de Rome. La troupe féroce dont les membres agissaient séparément dans mille directions, concentre ici toute sa vigueur vers un même point. Nous y retrouvons à la fois :

Les Breindeinsein de l'Allemagne ;

Les Dreny de la Suisse ;

Les Pelligrini de Gènes ;

Les Brofferio de Turin ;

Les Weilling de la Pologne ;

Les Guerazzi de la Toscane ;

Les Greppi de la Lombardie.

Quand il tombe les autres puissances ont repris leurs forces et sont en état de le secourir.

L'univers regarde d'un œil indifférent :

Louis Philippe errant sur la grande voie ;

La branche des Hapsbourg fuyant au Tyrol ;

Les princes allemands dépossédés.

Mais à la vue du pontife exilé il se meut, s'agite et se travaille " comme s'il eut été privé de son paratonnerre, " pouvons-nous dire avec Louis Veuillot.

En quatrième lieu les cabinets de l'Europe reconnaissent facilement la république française ; ils déclarent à leur ban celle de Mazzini et ne voient que la pierre funéraire de l'honneur et de la liberté italienne dans chaque nouveau mausolée que s'érigent les démagogues lancés dans la débauche politique.

Enfin, comme dernier témoignage de cette force mystérieuse de Pie IX, celui-ci, renversé par des sicaires, est relevé par des rois : Car, a dit M. de Laurentie, " les rois sont les soldats du pape. " L'Anglais, le Prussien, le Cosaque qui étaient venu remplacer Pie VII sur son trône, reparaisent à la chute de Pie IX. La France, l'Autriche, l'Espagne, la Bavière, la Sardaigne, la Toscane, lui présentent leur épée et par un prodige, la plus

éclatante faveur, le plus glorieux privilège qu'ils croient digne de leur ambition, c'est d'obtenir que ce roi impuisant et exilé accepte leurs secours. *Cum infirmor tunc potens sum*, disait St. Paul.

Oui, la papauté revêt dans l'ignominie de la croix, un éclat qu'elle n'a pas sur le Thabor.

Une larme de Pie IX ébranle le monde : toutes les nations portent à Gaëte des soupirs avec les soupirs de leur père et comme l'Antée des âges fabuleux, Pie IX reçoit une double force de sa chute.

Ah ! le ciel voulait que dans le siècle où la démagogie célèbre sur tous les tons la souveraineté du peuple l'autorité pontificale reçut aussi cette dernière sanction !

Cependant l'oracle du carbonarisme n'avait-il point annoncé l'extinction de la papauté ?

Venez, fiers démolisseurs de l'œuvre sacrée ; apposez sur sa tombe les sceaux de la diplomatie, et soyez sûr que dans trois jours vous la trouverez vide. Bien des révolutions ont eu leur jour complet, mais le lendemain est à Dieu, et comme Jérusalem redira toujours le soupir du calvaire, Rome attesterà le triomphe de la vie sur la mort : *Mors illi ultra non dominabitur*.

Tandis que l'Autriche flagelle les insurgés devant Bologne, que l'Espagne les confond à Terracine, Naples à Albano, le successeur de Napoléon ramène au Vatican le successeur de St. Pierre, et ces flots d'une mer furieuse écument la corruption comme disait autrefois St. Jude, cessent de battre les sept collines.

Le grand drame était fini ; l'éclat de Pie IX avait fixé tous les regards et recueilli les âmes de leur tourneur ; il était temps, car le scepticisme français et le rationalisme germanique ébranlaient les fondements de la foi.

II.

Pie IX presse donc d'un pied vainqueur le trône pontifical.

Le père de famille revenu dans son champ, où les méchants ont enfoui l'ivraie pendant son absence, ne connaît pas le repos.

Inutile de suivre le pontife dans l'œuvre de régénération ; inutile de le contempler effaçant le sang répandu et recueillant les débris de sa Rome qui tombait comme tombe un corps mort, pour emprunter le trait du Dante peignant l'époque des Rienzi.

A peine a-t-elle secoué ses fers, qu'elle s'agite déjà au bruit des acclamations. Quand il partit pour Gaëte, dit Louis Veüillot, il portait sur son front intact la couronne temporelle et la tiare, dans une auréole d'honneur et de sainteté ; quand il revint il avait d'immenses désastres à réparer et de plus un immense pardon à répandre. Rien n'était au-dessus de son zèle ni de sa charité.

Aussi, tandis que la France transporte ses condamnés à Cayenne, L'Angleterre à Céphallénie et à Botany Bay ; Pie IX les renvoie au sein de leurs familles.

Les Guizot, les Palmerston même se joignent aux Thiers, aux Thuriot de la Rosière pour célébrer le code de lois que Rayneval avoue être au-dessus de toute critique.

Pie IX comble le déficit ;
Retire les quarante millions de francs émis en assignats par la république ;
Réorganise la milice.

Italie fortunée ! des jours de bonheur s'élèveront

encore pour toi du Vatican ; bientôt, plus que jamais, tu t'enorgueilliras de cet aveu de Voltaire : " Le peuple romain n'est plus conquérant, mais il est heureux."

Les vastes conceptions de Pie IX ont permis à l'Italie de ceindre son front parmi les puissances de l'Europe et de s'asseoir à leurs côtés.

Conventions télégraphiques avec Modène, Naples et Vienne ;

Conventions postales avec l'Autriche, la France et la Toscane ;

Traité de réciprocité avec les Pays Bas, la Russie, la Belgique, le Portugal, l'Angleterre, les Iles ionniennes ;

Accord de chemins de fer avec la Toscane, le duché de Modène et de Parme ;

Transactions enfin avec tout le continent européen ; Voilà les titres que Pie IX présente au monde.

Et si l'étranger interroge les monuments de la grandeur romaine ;

S'il recherché la main qui creusa le port de Terracine ;

Fit revivre l'ancienne fertilité du pays des Volques en comblant les marais pontins ;

Jeté un réseau de voies ferrées de Frascati à Ancône et de Bologne à Civita-Vecchia ;

Nivelé la voie Appienne ;

Améliora les grandes routes ;

Construisit la flammia-Lauretana, le passage du Métaure, le pont d'Elvella ;

Cent mille voix proclameront Pie IX.

Fidèle aux traditions de Zacharie, d'Adrien, de Sixte-Quint, de Pie VI, il encourage l'agriculture sur une plus grande échelle et donne de vastes proportions à son enseignement dans les universités de Rome ; il fonde des collèges avec instruction gratuite, ajoute mille richesses au Musée du Vatican, du Capitole et de Latran, tout en réduisant les impôts.

Oui, que l'adversaire de l'administration pontificale consulte les statistiques.

On trouve à Rome 80 fois moins de pauvres qu'en Angleterre.

L'impôt porté à 60 fr. par tête en Angleterre, à 50 en France, n'est que de 13 à Rome.

On y remarque 7 universités et 28,000 étudiants gratuits.

Telle est en un mot cette administration qu'il est juste de s'écrier avec le comte Solar de la Marguerite : Dans quel autre état y a-t-il plus de douceur dans les lois, plus de droiture dans l'administration de la justice, plus de privilège accordés aux sciences, plus de protection assurée aux arts.

III.

Il semblerait qu'avec tant d'œuvres, le pontife dut trouver grâce devant les peuples comme devant les rois. Il n'en est cependant rien.

Les révolutionnaires radicaux ont été vaincus ;

Les révolutionnaires libéraux sont à vaincre.

Et cette fois le Protée se déguise sous les dehors de la diplomatie, empruntant les formes spécieuses d'un congrès à Paris.

Les plénipotentiaires, remarquait Gioberti en 1848, nous rappelait l'insolence des anciens Tallentins, qui voulait imposer la paix aux Romains avec les Samnites.

L'Angleterre et le Piémont donnent le signal de la nouvelle attaque.

Qu'il suffise de rappeler Palmerston ;
Ce grand maître de la franc-maçonnerie selon Eckert.
Ce vieux renard qui a les instincts du loup, dit Warbut :

Ce centaure politique écrit Margotti ;
Cette allumette phosphorique qui met le feu partout
ou on la frotte, répète Rœbuek ;

Cette marionnette dont les mains des sociétés secrètes
tirent les ficelles et font agir le mécanisme, déclare
Osborn ;

Ce Lord brulot, selon le proverbe anglais.
L'Autriche, la Russie, l'Allemagne se coalisent à leur
tour.

C'est une autre station du crucifiement de Pie IX.
Convenerunt in unum adversus Dominum et ad-
versus Christum ejus (Ps. II, 2)... testamentum
disposuerunt (Ps. LXXX. I, 6).

Ce n'est qu'en 1859 que le nouveau labyrinthe d'in-
trigues est tissu ; qu'on est prêt à livrer la papauté au
minotaure italien ; et soudain le cri d'*unification* retentit ;
d'une unification qui mit vingt fois l'Europe en feu,
mais qui fut toujours considérée, dit Cochin, comme un
chêne par tous les partis depuis Balbo jusqu'à Manin.

Ce qui ne put s'accomplir par l'empire germanique,
par la papauté, le sera-t-il par la révolution ?

Il n'est guère facile de l'espérer au milieu des états
actuels de l'Europe dont l'un ne craignait pas de dire :
la cause italienne ne vaut ni un homme, ni une guinée
d'Angleterre.

Après avoir enlevé Rome au pape et Venise à l'Aut-
riche ; l'Italie doit réclamer le Tyrol et le Tessin,
Trieste et la Dalmatie, réunir tout ce qui parle italien,
tout ce que posséda une fois l'Italie au moyen-âge, et en
dernier ressort étendre la papauté dans les bras de
l'oppression.

Pour introniser leur système sanglant sur le débris
du droit ainsi violé, il a fallu développer avec appareil
cette théorie solemnelle de ruines. L'impiété a dû se
déguiser sous les traits d'un saint empressement et, pour
parler avec Ricasoli : *afin de faire Pie IX plus grand*
que les rois de la terre, on propose de le dégager
d'une royauté qui ne le fait que l'égal des souverains.
Voilà Pie IX, roi de théâtre : *Illusit indutum veste*
albâ. C'est le Daïri du Japon ; Rome est devenu la
Méaco du monde chrétien.

La réalité, dit le prince de Broglie, se joue de ces
lignes de démarcation. Ni la religion n'est un ermite
confiné dans une cellule, ni l'état ne se contente d'un
rôle de gendarme caserné dans un corps de garde. Sans
sortir de leurs attributions naturelles, aucun des deux
n'a pu jusqu'ici faire un pas sans qu'ils se soient rencon-
trés face à face.

Leur zèle leur représente aussi le pape dans cette
fausse position où l'homme de l'évangile qui pardonne
est l'homme de la loi qui punit.

Hélas ! faut-il être réduit à apprendre aux princes de
la terre :

Que l'ordre social et l'ordre divin ne peuvent se com-
pléter que l'un par l'autre ;

Que Jésus-Christ s'arma de verges pour chasser les
vendeurs du temple !

D'ailleurs répète-t-on, l'Europe qui réunie à Vienne
en 1815, a donné les Romagnes au pape ne peut-elle
pas, réunie à Paris en 1862, les lui ôter !

Comme si l'acte de 1815 était autre chose qu'une
restitution !

Et puis, que deviendrait l'Europe, avec la consécra-
tion de ce principe sans applications il est vrai pour la
papauté, mais qu'on ne laisse pas de mettre en avant
comme excuse. Si la papauté n'a plus de titres aux
Romagnes, de ce qu'on ne la suppose en possession de
cette province que depuis 1815, et que tout pays ainsi
annexé a droit à la restauration de son premier état,
que dire :

De l'Angleterre qui a volé ;
Gibraltar à l'Espagne ;
Malte, Carlon à la France ;
Hogolaud au Danmark ;
Perim à la Turquie ;
Aden, Gibraltar de la Mer-Rouge ;
Que dire de la France qui possède :
La Normandie, le Poitou, la Guienne conquis sur les
Anglais ;

L'Algérie conquise sur les Deys.
Que dire de l'Autriche qui règne sur Venise.
Doit-on objecter que c'est le vœu des populations des
Romagnes ?

Mais :
La Russie resserre tous les jours les entraves de la
Pologne !

L'Autriche est tranquille sur la Hongrie !
La Prusse sur le grand duché du Posen !
L'Angleterre sur l'Irlande et les îles ioniennes !
Personne ne parle de la nationalité des Valaques, des
Moldaves, des Arméniens !

L'Europe s'occupe-t-elle du vœu des peuples !
N'a-t-on pas vu le Luxembourg et le Limbourg refu-
ser de se détacher de la Belgique pour la Hollande : et
l'Europe n'y ayant aucun égard à les forcer d'obéir.

Ne l'a-t-on pas vu refuser de reconnaître le Holstein
qui veut se séparer du royaume Scandinave.

Et tout cela en l'honneur du soi disant équilibre euro-
péen !

En vertu de cet équilibre même ne doit-elle pas se
refuser à l'unification !

En effet :
La France en abandonnant la politique suivie depuis
Charlemagne, établit l'Italie une, ennemi puissant à ses
portes : c'est une Prusse méridionale, redoutable surtout,
si elle s'unit à l'Autriche :

Un empire italien est nécessairement maritime et
l'Angleterre y trouve un antagoniste dangereux.

L'Autriche y perd une partie de ses provinces.
La Prusse et la Russie trembleraient devant une coa-
lition naturelle de la France, de l'Autriche et de l'Italie.

Toutes les puissances protestantes en un mot voient
dans l'unification la création d'une puissance catholique
qui contrebalancerait leurs intérêts.

Les puissances catholiques prévoient l'entière spolia-
tion de la papauté.

La crise actuelle, ne peut donc être l'effet du vœu
des peuples, elles ne prend donc sa source que dans la
démagogie.

Heureusement que l'église est aguerrie contre les
passions et que cette parole nous répond de l'avenir :
Super aspidum et basiliscum ambulabis et conculcabis
leoem.

L'avenir ! Dès le premier jour il put se lire glorieux,
dans les vives pulsations de deux cent millions de cœurs

catholiques ; dans cette affection qui sut déjà déposer aux pieds du St. Père 60,000,000 de francs ; dans ce dévouement du brave qui vult à sa défense.

De nouveaux ducs de Rohan et de Sabran se sont rencontrés en nos jours ; le successeur d'Innocent a trouvé un autre Gaulois, un autre comte de Brienne dans Lamoricière.

Que dis-je !

Dans quelques jours, le monde n'aura plus assez d'échos pour redire les immenses acclamations d'un triomphe que les derniers événements nous révèlent.

La France semble décidée à entrer dans une nouvelle et glorieuse phase.

Napoléon trouve autour de lui, et dans toutes les directions des gens enfin éclairés par les désordres actuels et qui n'attendent plus que l'occasion pour présenter leurs sympathies à Pie IX.

Il est fort non seulement de l'appui solennel des Villemain et des Guizot, adversaires jusqu'alors de l'influence pontificale ; mais aussi de l'éloquence d'ennemis nés de l'Église. Personne n'ignore que des fils d'Albion, des d'Israëli, des Bower, des Maguire et des Normandy ont énergiquement flétri l'unification en pleine chambre.

Aujourd'hui le Piémont tout ruiselant qu'il est encore du sang des victimes et tout honteux de son impuissance, ne peut plus comme en 1860 invoquer la justice et flatter les peuples d'un faux espoir.

Aujourd'hui, la révolution, le vieux Saturne des âges modernes à déjà commencé à dévorer ses enfants, soit au cabinet de Turin soit aux hauteurs d'Aspremonte, tombeau du prestige de Garibaldi.

Aujourd'hui la première indifférence des Napolitains a fait place à une vive réaction qui ne laisse plus douter sur le vœu des populations.

D'ailleurs il semblerait que Napoléon devrait agir dans le sens de la nouvelle politique, ne dut-il songer :

Qu'à l'excitation des catholiques qui iraient auprès du pontife, *user de leurs baisers les murs de sa prison* ;

Qu'à l'immense influence de l'épiscopat français.

La victoire n'est pas loin. Nous en trouvons une garantie dans l'avènement d'une administration plus favorable à la cause pontificale ;

Dans la délégation d'un ambassadeur à Rome traitant le Pape avec les égards auxquels on n'était plus habitué ;

Dans les paroles de félicitations échangées du Vatican aux Tuileries ;

Dans cet aveu du ministre Billault au sénat : Ce n'est pas le *non possumus* de Rome qui nous importune ; c'est le *non possumus* du Piémont ;

Dans la phrase pleine de courtoisie et de mystère que Napoléon adresse à la jeune reine de Naples en la relevant de ses genoux.

Plus de doute ; devons nous oser dire. L'espoir dont tout cœur catholique aimait à se bercer revêt l'horizon de couleurs plus vives. Ce que le regard allait lire au fond des ténèbres de la tempête va s'illuminer et faire palir les voiles de la nuit.

St. Pierre en un mot n'a vu sa barque monter sur la vague agitée et menaçante que pour dominer l'univers de plus haut.

Grand Pontife ! Depuis longtemps tu soupirais sur le Gogotha. Là Pilate, luttant à peine contre les derniers gémisséments de la conscience, semblait se livrer aux caprices de la soldatesque ; là l'ambition se partageait tes dépouilles et tirait ta robe au sort.

Mais là aussi, au milieu des vociférations, sous le regard des scribes et des grands-prêtres de l'impunité, les fidèles contempraient ton sacrifice.

Courage ! filles de Jérusalem, nations du Christ. Le crime cette fois ne sera pas consommé ; car Dieu a ajouté : *non volumus*, au *non possumus* du St. Père.

Le souffle du crime cherche encore il est vrai, à ébranler les murs séculaires qui abritaient la papauté ; un peuple parjure enlace ses faibles bras autour de la colonne inébranlable et se roidit contre le rocher de l'Église ; mais c'en est fait, nous n'aurons bientôt plus qu'à aller recueillir les débris de leur orgueil.

Ce n'est pas à nous à rester en arrière de l'élan spontané qui s'annonce, nous, gravant peut-être un nom inaperçu sur la marge de notre siècle, mais peuple catholique ; grain de sable perdu sur le rivage des nations, si la tempête parvient à nous enlever loin de cet abri sacré que nous fournit l'Église.

Il a deux ans des voix éloquents redisaient ici les premiers soupirs du St. Père ; ma voix moins puissante mais non moins dévouée, est heureuse de se faire l'écho d'un premier chant vainqueur qu'il est permis de ne pas croire prématuré, quoiqu'il y ait encore lieu au doute. Il est toujours glorieux de proclamer l'inviolabilité de cette puissance qui ne cessera d'illuminer le monde que lorsque la succession des chefs visibles de l'Église ira se confondre dans son chef invisible descendu sur la nue pour fermer la page des jours.

FEUILLETON :

LA CAVERNE DE VAUGIRARD.

I

UN TRIO DE COQUINS.

Lorsque j'étais élève encore, nous dit le docteur, je fus attaché pendant quelque temps à l'hôpital des Enfants, rue de Sèvres. A cette époque, parmi les jeunes malades se trouvait une pauvre petite fille d'une dizaine d'années environ, à laquelle j'eus des motifs de m'intéresser particulièrement, d'autant plus que l'enfant paraissait singulièrement reconnaissante des attentions dont elle était l'objet. Cela était d'autant plus méritoire à elle que les parents, à moi restés inconnus, mais simples artisans, d'après leur dire, ne la laissaient manquer de rien. Elle guérit et partit, mais non sans avoir témoigné vivement de sa reconnaissance pour les soins comme pour les médecins, et en particulier pour moi-même.

Quelques dix-huit mois après, je me trouvais, à une heure assez avancée de la nuit, revenir d'une excursion aux environs de Paris, dans laquelle je m'étais fort attardé par amour de la botanique. Vers la fin du jour, voyant le ciel se couvrir de nuages épais, j'avais hâté le pas, en prenant les chemins de traverse ; mais la nuit bientôt survint, et, dans l'obscurité profonde, je m'égarai. J'avais atteint sans m'en douter les premières maisons de Vaugirard que je croyais d'un autre côté, lorsque la pluie, longtemps menaçante, se mit à tomber à torrents. Incertain où je me trouvais, je cherchais un abri quelconque, arbre ou chaumière, lorsque tout à coup à la lueur d'un éclair je crus voir entr'ouverte une

petite porte. Je courus de ce côté, et je reconnus que je ne me trompais point. Cette porte en effet n'était qu'à demi fermée et donnait sur un assez grand jardin, au fond duquel il me parut, autant que je pouvais distinguer dans ces ténèbres, apercevoir une maisonnette. A travers les volets filtraient quelques rares sillons de lumière qui semblaient annoncer que là on veillait encore.

Je m'approchai et me disposais à frapper lorsque par l'instinct de la prudence, ou par un vague sentiment de crainte, soudain je m'arrêtai. Cette maison isolée, dans une rue déserte, presque dans la campagne, et de tous les côtés, autant que j'en pouvais juger, close avec barreaux ou volets, me semblait quelque peu suspecte. Aussi, malgré la pluie qui tombait en cascades et quoique tout transpercé déjà, je me mis à tourner autour du bâtiment pour aviser si, par quelque indice, je ne pourrais pas d'abord m'assurer quels étaient ses habitants. Je fus servi à souhait. La lumière, qui s'était montrée d'abord sur le devant, avait disparu ; et la maison tout entière semblait plongée dans l'obscurité. Mais en tournant à l'entour, il me parut, sur le derrière, entendre des voix sortant d'une salle basse dont la fenêtre, pen élevée au-dessus du sol, était aussi fermée par des volets, mais si complètement, que pas le plus furtif rayon de lumière ne glissait au dehors.

Je collai mon oreille contre la planche, mais sans rien ouïr qu'un vague et sourd bourdonnement. Toutefois, je pus distinguer deux voix, la voix d'une femme et celle d'un homme, mais toutes deux assez peu différentes, rudes, âpres, gutturales. Il y avait dans l'accent un je ne sais quoi qui me donnait presque le frisson. Moins que jamais je me sentis tenté de frapper pour demander l'hospitalité, comme j'en avais d'abord eu la pensée. A l'esprit me revinrent certaines histoires tragiques que j'avais ouï raconter dans mon enfance à la veillée, et, tout près de céder lâchement à la terreur panique, je me demandai si par aventure je ne serais pas moi aussi, tombé malheureusement dans quelque affreux traquenard, dans une caverne de voleurs. Mais je souris aussitôt par réflexion de ces craintes que je jugeai ridicules, et je me dis que nous n'étions plus au temps des Cartouche et des Mandrin.

Rassuré par ces réflexions, je pris, comme on dit, mon parti en brave et je résolus de frapper à tout hasard. Je m'éloignais avec quelque précaution encore pourtant, lorsqu'en rasant le mur de fort près, je fus tout surpris d'entendre, mais cette fois presque comme si j'eusse été dans la chambre même, le bruit des voix qui n'était tout à l'heure pour moi qu'un murmure indistinct, quand maintenant aucune parole ne m'échappait. Je m'approchai davantage encore, et alors les sons m'arrivèrent tellement nets et intelligibles que je ne pus m'expliquer ce phénomène autrement que par une ouverture quelconque dans le mur, une lézarde sans doute, mais peu visible, imperceptible même à l'œil nu, puisque en laissant passer le son, elle interceptait la lumière. Quoi qu'il en soit, l'oreille collée à la paroi, j'entendis parfaitement la conversation suivante :

—La porte du jardin, n'est-ce pas, femme, est fermée au loquet seulement ? Tu sais, j'attends le camarade pour le partage.

—Crois-tu donc qu'il viendra ce soir, par cet affreux temps ?

—Le temps ! c'te bêtise ! qu'est-ce que ça lui fait à

lui, pluie ou vent, grêle ou tonnerre, il s'en moque ! Un gaillard qui a déjà fait cinq années de planche ! qui couche le plus souvent dans un fossé, sur un bateau ou sous les ponts ! Il ne se soucie non plus de l'averse que s'il était amphibie. Mais en revanche, toujours il se montre pressé de toucher son argent, pas pour lui précisément, mais à cause de cette diablesse que tu sais, une bonne fille d'ailleurs, incapable du moindre bavardage, mais furieusement amie du plaisir et leste à faire danser les écus. Tant qu'il reste un jaunet dans le sac, il faut qu'elle s'amuse, quitte le lendemain à manger des pommes de terre, ou même à ne pas manger du tout. Ça me contrarie pour Pierre, car ce n'est pas mon genre et je préfère, moi, la méthode des sages économies qui nous assurent un morceau de pain pour les vieux jours, sans compter pour la petite une dot assez ronde qui permettra de la marier honnêtement. Oui, vrai, ça me contrarie que le camarade donne ainsi dans le travers et qu'il traîne avec lui ce boulet qui peut le faire clocher un jour ou l'autre, tout fin qu'il est, en le jetant dans la nasse et nous peut-être avec lui par ricochet. Un tel associé c'est dangereux, et bien sûr, si j'avais su la chose d'abord... Si c'était à recommencer !... D'ailleurs un brave garçon, à qui l'ont peut se fier ! Et ça ne se rencontre pas tous les jours dans la partie.

—Bien sûr !

—Aussi faut-il qu'on soit juste avec lui : les bons comptes font les bons amis, comme dit la chanson. Son argent est prêt ?

—Il est là dans le tiroir avec les bijoux dont le vieux n'a pas voulu, du moins à un prix raisonnable, et que j'ai dû garder. Mieux vaut les partager.

—Ce coquin de père Joret, on n'est pas plus juif que cet être-là ! Parole d'honneur ! il faudrait tout lui donner pour rien, lui lâcher gratis la marchandise qui nous coûte assez cher pourtant ! Canaille ! Tu as bien fait de tenir bon, c'est une leçon ; il sera bien forcé d'y revenir, car s'il nous est utile, il n'a pas moins besoin de nous. Hein, est-ce que je n'ai pas entendu du bruit dehors ?

—Mais non ; qui veux-tu qui s'amuse à courir les champs à pareille heure et par un tel temps ? Tous nos voisins, des voisins qui ne le sont guère, se couchent dès huit heures.

—C'est égal, tant que je n'aurai pas remplacé *Moricaud*, ce pauvre caniche qui nous a rendu, en son vivant, tant de services, je ne serai pas tranquille ! Voistu bien, on ne saurait être trop sur ses gardes ; moi, j'ai toujours peur d'une surprise.

—Bah ! ici.

—Ici comme ailleurs, il y a de si fins limiers à la rue de Jérusalem ! Et, plutôt que de me laisser prendre vif, tu sais ma résolution, je me ferais tuer, si je ne tuais pas l'autre ! Mais c'est toujours fâcheux d'en venir là ! Surtout, après s'être donné de peine, et au moment de jouir tranquillement... Ah ! ça, nous aurons sans doute à causer avec Pierre... Tu as pris tes précautions là haut pour la petite ? C'est qu'il ne faut pas qu'elle puisse entendre, soupçonner seulement...

—Oh ! sois tranquille, elle dort de tout son cœur et ne songe guère, sa nuit commencée, à se réveiller. D'ailleurs la porte est fermée, pas au verrou sans doute, mais, tu sais, l'enfant est si peureuse : elle ne s'aviserait jamais de descendre l'escalier toute seule, par la nuit

noire. Puis enfin ici nous ne laissons pas non plus la porte ouverte.

—A la bonne heure, c'est que, vois-tu, pour des millions et des milliards je ne voudrais pas qu'elle se doutât de la moindre chose ! Et elle est si fine, cette petite ! elle a tant de raisonnement et comprend si vite et pas tout à fait comme nous ! C'est drôle pourtant, pas plus haute que ça, elle avait des idées qui lui étaient venues, qui sait d'où ? puisque jamais ni toi ni moi nous ne lui parlions du bon Dieu et du reste. Et cependant déjà alors elle trouvait mal que sa petite camarade se glissât dans le jardin du voisin pour y manger sans permission des cerises ou des prunes. C'est bien autre chose depuis son séjour à l'hospice, où ces béguines, bonnes femmes d'ailleurs, et qui l'ont si bien soignée, lui ont appris ses prières ! Parole d'honneur elle a maintenant sur cet article des susceptibilités qui pourraient devenir gênantes.

—Oh ! non pas, il suffit de prendre ses précautions en conséquence ! Mais il faut bien lui passer quelque chose à cette enfant si gentille d'ailleurs, si gaie et si douce et qui nous aime tant.

—C'est vrai qu'elle nous aime, mais on le lui rend bien, et pour lui faire un plaisir, moi, je descendrais en enfer... s'il y en a un.

—Euh ! ne dis donc pas de ces choses-là ! interrompit brusquement la femme ! ça peut porter malheur ! Puis, vois-tu, quoique je la fasse taire, il est des moments où j'entends au fond de mon cœur, comme une voix qui me dit... qui me dit... là des choses !...

—Bah ! bah ! des bêtises ! des inventions de ton esprit effarouché ! Après moi la fin du monde ! On n'a qu'une vie, il faut tâcher de la passer douce, car, comme dit la chanson, quand on est mort c'est pour longtemps. D'ailleurs, vois-tu, cette enfant, qui sera la consolation de nos vieux jours, s'il y a là-haut quelqu'un pour s'inquiéter d'avortons tels que nous, cette enfant empêchera sans doute, par ses bonnes prières, qu'on y regarde de trop près en ce qui nous concerne. Ce sera comme le paratonnerre qui détourne la foudre.

—Tiens, tu as raison ; au fait je n'avais pas pensé à cela. Aussi maintenant plus que jamais je lui laisserai toute liberté pour ses dévotions. Je lui achèterai dès demain la bonne Vierge pour laquelle elle me tourmente depuis si longtemps.

—Et moi, son Jésus, d'autant que si la police vient ici nous faire par hasard visite, ce sera une bonne recommandation.

Ainsi ces misérables, chose trop fréquente, hélas ! arrivaient à tranquilliser leur conscience par ces étranges compromis. Puis, chose plus étonnante encore, dans ces âmes perverses, l'un des sentiments les plus doux et les plus saints de la nature, la paternité, avait jeté de profondes racines et vivait, pour le châtiment et la miséricorde peut-être, énergique et profond, au point de faire contre-poids aux plus détestables instincts.

La conversation cependant se continuait dans la chambre lorsque je fus distrait par le bruit de la porte du jardin, qu'on ouvrait et fermait, semblait-il, à clé. Puis j'entendis un pas lourd qui froissait le sable de l'allée et, bientôt après, en même temps qu'on frappait rudement à la porte de la chambre, j'ouïs une voix rauque qui disait :

—C'est moi, les amis, c'est moi ; ouvrez sans crainte et vite car j'ai tout de même besoin de me ressuyer ; je

suis une vraie gouttière, j'ai de la boue jusqu'aux yeux ! Quel chien de temps !

—Dame, dit le mari, c'est un peu celui de la saison ? Mais par bonheur voilà un bon feu pour se sécher, ami Pierre. Allons, ôte ta veste, la femme te prêtera ma vieille. Aussi pourquoi venir par ce déluge ?

—D'abord parce que nous avions rendez-vous, père Marcou, et vous savez, je n'ai pas été soldat pour rien, quoique à vrai dire je ne fisse pas un fameux troupière. Encore un chien d'état où l'on n'a pas toutes ses aises en ne gagnant guère. Il n'a pas été longtemps de mon goût. Mais pour lors j'y ai appris tout de même à garder une consigne. Puis, enfin j'étais à sec, vous m'entendez.

—Déjà !

—Qu'est-ce que vous voulez ? La ménagère, qui entre nous ne l'est guère, a le diable au corps pour la dépense, et avec elle on a vu tout de suite le fond de la bourse. Elle est enragée du plaisir et des fantreluches et je lui ai promis pour demain, avec un chapeau neuf, une partie à Robinson. Or, avec elle, il faut tenir parole, autrement serviteur, j'en entendrais de toutes les couleurs. Elle n'est pas commode toujours, ma princesse !

—Pierre, dit le père Marcou, cette femme-là que je ne méprise pas d'ailleurs, puisqu'elle est tiemme, je le disais à mon épouse tantôt, cette femme là est pour toi comme un boulet ! Elle fera ton malheur ! Car, en t'obligeant toujours de plus en plus à la dépense, elle t'empêche tout à fait de songer aux économies.

—Des économies ! répondit l'autre avec un bruyant éclat de rire, oh ! oui, je sais, c'est votre tocade à vous, comme on dit, mais pas la mienne. D'ailleurs, ça se comprend, à votre âge et avec de la famille ! Mais moi, qui n'ai pas de cheveux gris, je m'en donne d'abord, plus tard je verrai à me ranger si j'y suis.

—Pierre, c'est mon amitié pour toi qui m'engageait à te donner ce conseil, car, vois-tu, les mauvaises habitudes ça se prend plus facilement qu'on ne les quitte, et cette manière d'agir peut te mener loin et d'autres avec toi peut-être.

—Bah ! bah ! père Marcou, au bout du fossé, vous savez... Mais je n'ai tué personne. Dites donc, l'ancien, est-ce que vous auriez peur ?

—Pas pour moi maintenant, car je te connais incapable de trahir un ami. D'ailleurs, comme je te l'ai dit, pour moi les expéditions c'est à peu près fini ; j'ai fait ma pelote, et, content de ce que j'ai, je me retire de la partie, pour vivre comme tout le monde, en honnête homme.

—Bon ! si ça vous arrange ainsi, adonnez-vous maintenant tout à fait au jardinage, à la culture des roses et de la vertu ? Comme dit le proverbe, quand le diable se fait vieux... Soit dit sans malice ! Nous n'en serons pas moins bons amis. Pour l'instant réglons nos comptes.

—Voilà votre part en argent, puis moitié des autres bijoux dont le père Joret n'a pas voulu, ou ne voulait que pour une misère, prétendant que c'était de la pacotille.

—Vieux grigou, faut-il qu'on ait besoin de ces espèces-là ! Moi j'aurais un vrai plaisir à lui jouer quelque tour, et, si jamais je tombe dans la souricière, il m'y suivra.

—Ah ! Pierre, Pierre, vous êtes jeune. Il ne faut jamais oublier les services rendus. Je sais bien que le

bonhomme est trop serré parfois et que même il nous écorche ! Mais, dame, il court des risques ! Puis c'est notre intérêt à tous d'être honnêtes les uns pour les autres.

— Il est difficile, le vieux caïman, je suis bien sûr que Risette, elle, va joliment s'arranger de tout ce chrysolite.

II.

UN ANGE DANS LA CAVERNE.

J'avais assez de la conversation qui commençait à me soulever le cœur de dégoût ; je jugeais prudent d'ailleurs de ne pas prolonger ma faction sous la fenêtre. Un rayon de lune, qui un instant avait percé les nuages, m'avait montré un mur assez peu élevé à quelques pas, et, dans la même direction une échelle, je résolus de me hâter d'en profiter. Par malheur l'obscurité était devenue profonde, et, en me dirigeant vers le mur en question, je heurtai un amas de planches et de pièces de bois que je n'avais pas aperçu et sans doute assez peu solidement arrangé, car il s'écroura avec fracas. Le bruit retentit à l'intérieur, et tout aussitôt j'entendis une rumeur de voix, puis la porte de la chambre s'ouvrit précipitamment, et je vis accourir au travers du jardin les trois causeurs, le mari et la femme, armés chacun d'une lanterne et Pierre, lui, d'un parement de fagot qu'il avait ramassé au passage. Ils m'aperçurent au moment où je me glissais derrière un massif. Bientôt je fus cerné.

— Tu vois, femme, si j'avais raison, dit le père Marcon et que ce n'était pas le vent qui faisait ce vacarme. Je me méfiais, je ne sais pourquoi, de quelque chose et qu'il se trouvait une mouche dans les environs.

— Je ne suis pas ce que vous croyez, me hâtai-je de dire, au hasard seul et le mauvais temps qui m'obligeait à chercher un abri, m'ont conduit dans ce jardin dont la porte se trouvait ouverte.

— Des frimées, mon bourgeois, on connaît cela ! Un monsieur en habit et en paletot qui se promène à des minuit dans nos parages et par l'averse, faut croire en effet que c'est pour son agrément et dans l'intérêt de sa santé ! Cette musique-là pour moi chante faux, mon petit.

— Mais je vous assure de nouveau...

— Vieux, dit Pierre en tourmentant son morceau de bois, voulez-vous que je lui casse la coloquinte ? Car enfin maintenant qu'il a nos secrets... un bon coup de mon bâton suffira.

— Pas de bêtises, Pierre, on pourrait entendre du dehors ! Et puis faut de la justice et on ne condamne pas quelqu'un sans l'entendre. Amène le monsieur dans la maison que je le confesse, nous verrons ensuite.

Je jugeai la résistance impossible et je les suivis dans la maison dont la porte se reforma sur nous. Mais je remarquai, non sans quelque plaisir, qu'on n'avait pas pris soin de tourner la clef, sans doute parce qu'ils étaient tous trop occupés de leur prisonnier. Je ne sais pourquoi je m'en réjouis ; l'homme qui se noie s'accroche à la moindre branche.

Je fus donc amené dans la chambre et jeté plutôt qu'assis sur un tabouret qui se trouvait à l'extrémité et mes trois individus s'assirent, eux aussi, avec des airs qui n'étaient rien moins que rassurants, car tous, le regard menaçant et irrité, il me montraient des visages

naturellement peu gracieux. Pierre avait la figure d'un bandit vulgaire, des traits saillants et brutalement accentués, une tête à la Quasimodo sur un col de taureau ! Les lèvres épaisses et flétries par l'habitude de l'alcool et de la pipe, les yeux ternes avec les cils rares et les paupières rougies, tristes stigmates de la débauche. La figure chafouine de la femme indiquait la ruse, la bassesse, la cupidité, mais peut-être sans méchanceté. Le personnage le moins déplaisant des trois, c'était encore le père Marcon, qu'on eût pris à sa tournure comme à son visage frais, reposé, benin, pour un honnête petit bourgeois de campagne qui se lève avant le soleil pour diriger ses laitues et sourire le premier à ses œillots et à ses roses écloses nouvellement. Le digne homme en effet égayait ses loisirs par le jardinage, mais ce n'était pas, comme on l'a vu, sa plus sérieuse occupation. Son œil bleu de faïence maintenant terrible par la colère et ses lèvres, pinçées fortement, annonçaient, malgré les autres dehors pacifiques, un de ces caractères dangereux dont les froides résolutions n'en sont que plus implacables.

— Voyons, me demanda-t-il avec un accent capable de donner le frisson, qui êtes-vous et pourquoi vous trouvez-vous ici ? Pas de faux-fuyants et pesez vos réponses, car quoique je n'aime pas à en venir à des extrémités, ce qui par bonheur ne m'est jamais arrivé, si je vous croyais ce que je pensais d'abord, bien sûr vous ne sortiriez pas d'ici vivant.

Et il f'aisait miroiter à la lumière la lame aiguë d'un long poignard qu'il avait décroché en entrant et tiré de sa gaine. Comme vous voyez, cela devenait sérieux.

Je lui répétai ce que j'avais dit dans le jardin, en complétant mon explication par quelques détails. J'avais par bonheur sur moi une petite trousse de chirurgien qui ne me quittait guère et que je montrai à l'appui de mes affirmations.

— Allons, dit le père Marcon, ce n'est pas un de la raille (police) ; ils n'ont pas cet air et cet accent. D'ailleurs le particulier semble trop jeune ; bien sûr nous n'avons affaire qu'à un carabin. Mais pas moins qu'il devait être là depuis un temps avant l'arrivée de Pierre ; et, pendant que nous causions avant comme après, pas possible qu'il n'ait entendu quelque chose ! Me jureriez-vous, jeune homme, sur ce bon Dieu (et il montrait un crucifix qu'il avait tiré d'une armoire) que vous ne savez rien ?

— Je ne puis pas jurer cela, répondis-je avec fermeté, car quoique assez peu dévot à cette époque, je n'aurais pas voulu faire un parjure. J'ai tout entendu et je sais parfaitement quel métier est le vôtre.

— Eh bien alors son compte est bon ! grommela Pierre entre ses dents. Tu peux faire ton testament et ton acte de contrition, mon petit.

— Doucement, Pierre, doucement, dit le père Marcon, tu connais mon système, pas de violence autant que possible. La réponse de monsieur au contraire me rassure et prouve un honnête gargon qui, s'il fait un serment, le tiendra.

— Euh ! gronda Pierre, je ne m'y fie pas.

— Si vous voulez jurer comme j'ai dit, reprit Marcon, qu'en sortant d'ici, vous oublierez tout ce que vous avez vu et entendu, et que, quoi qu'il arrive, vous n'en soufflerez mot à per-onne, sûr que vous tiendrez votre parole, je vous laisse partir sans une égratignure ; autre-

Voir la dernière page, pour la continuation du feuilleton.

LA MORT DE L'ENFANT.

Paroles de Mr. LEON TAULET.

Musique de JULES DENEVVE.

Religioso.

PIANO. *p*

Andante sostenuto. *p*

En-tends-tu Mè-re la lou-

an-ge que près d'i-ci chante un bel an-ge? Mère en-tends-tu ces chants joy-eux, qui

pressez. cres *rall.*

sem-blent m'appe-ler aux Cieux. Mère en-tends-tu ces chants jo-yeux, qui semblent m'ap-pe-

suivent.

ler aux cieux. *accelerando.* Ce n'est pas l'an-ge qui t'ins-

pi - - - re dors mon en - fant c'est le dé - li - re. Non

cen - - - - - do.
mè - re, non, car je le voi: Viens, me dit - - il, viens a - vec moi.

Dors, mon enfant, dors, l'espérance
Est au fond de toute souffrance,
Tu peux être guéri demain.
Mère! Mère; il me prend la main.

Non, mon enfant, près de ta couche
C'est ma pauvre main que tu touches.
Mère... il m'emporte dans ses bras...
Adieu! nous nous verrons là bas.
Et l'on entendit la louange
Qu'en s'envolant chantaient un ange,
Tandis que des cris douloureux
Répondaient à ces chants des cieux,
Tandis que des cris douloureux
Répondaient à ces chants à ces chants des cieux.

ment... Et un geste significatif acheva la phrase.

Un moment, je dois l'avouer, j'hésitai ; il y allait évidemment de ma vie, que cet homme tenait au bout de son poignard ; mais la conscience protestait énergiquement au dedans, et, après une minute ou deux de réflexion, je répondis :

—Je ne puis prendre pareil engagement, car mon devoir, en sortant d'ici, si j'en sors, serait de vous dénoncer à la justice, sous peine de me faire en quelque sorte votre complice. Dans tous les cas, devant un tribunal, si quelque jour j'y étais appelé comme témoin contre vous, je ne pourrais mentir à la vérité.

—Prenez garde, prenez garde ! dit Marcou avec un éclat de voix terrible et avec un regard qui me donna froid dans la moelle des os, il ne s'agit pas d'un badinage. Si vous ne jurez pas, tant pis, ce n'est plus ma faute et je ne réponds de rien !

—Monsieur, monsieur, murmurait d'un air suppliant la vieille femme, ne dites pas non : c'est une nécessité pour vous comme pour nous. Ah ! voyez-vous, cher monsieur, mon mari est bon homme, mais il le ferait comme il le dit.

La conscience du devoir accompli m'avait donné comme un nouveau courage ; j'avais retrouvé tout mon sang-froid. Me sentant leste, vigoureux et habitué dans le collège aux exercices gymnastiques, je résolus de ne pas me laisser égarer comme un agneau. Je me ramassai sur moi-même et, dans un suprême effort, par un bond prodigieux, sautant en la renversant par-dessus la vieille femme placée devant moi, je m'élançai vers la porte avec d'autant plus de chances de l'atteindre, que la femme en tombant avait entraîné son mari. Mais il n'en avait pas été de même de Pierre, que je sentis presque aussitôt sur mes talons. Pourtant j'allais toucher la porte, quand sa main se posa lourdement sur mon épaule. Je me retournai alors pour lutter face à face, et grâce au désespoir qui triplait mes forces, je culbutai le bandit dont la tête rebondit sur le carreau. Mais, par la violence de la secousse, je tombai aussi moi-même, et pendant que je me relevais, j'aperçus le père Marcou, accourant le poignard levé. Je me croyais perdu quand, au même instant, la porte derrière moi s'ouvrit vivement et je vis dans la chambre s'élançer à demi vêtue une jeune fille ou plutôt une enfant qui dit à l'assassin :

—O père, hélas ! mon Dieu, que faites-vous ?

L'autre s'arrêta, stupéfait, en balbutiant :

—Comment, comment, toi, petite ? Pourquoi viens-tu ici ? tu sais bien que je n'aime pas... par ce froid d'ailleurs, descendre...

—J'ai entendu du bruit, des cris qui m'ont réveillés en sursaut ; craignant pour vous quelque malheur, je suis descendue. Je ne m'attendais pas... Je ne pensais pas !... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec un air d'angoisse.

—Quoi donc ? qu'y a-t-il ? demanda le père.

—Mais on dirait que vous êtes en querelle et en dispute avec monsieur ? Et si je crois bien, c'est à lui que vous en vouliez ? Mais, père, vous ne savez donc pas ? c'est un des bons messieurs médecins qui m'ont si bien soignée dans le temps à l'hospice, le meilleur de tous même.

—Ah ! c'est différent alors ! dit Marcou subitement radouci ! Dans ce cas j'avais tort et maintenant...

—Mais enfin qu'est-ce qu'il y avait entre vous ? quel était le motif ?...

—Des choses, petite, que tu n'as pas besoin de savoir. Si j'étais en colère, vois-tu d'ailleurs, c'est un peu la faute de Monsieur qui s'entêtait à ne pas vouloir me faire une promesse raisonnable pourtant et sans laquelle...

—Ah ! monsieur le docteur, dit l'enfant en se tournant vers moi, vous que j'ai toujours connu si bon, comment refusez-vous ainsi à mon père ce qu'il vous demande ?

—Mon enfant ! répondis-je, hésitant, je ne refuse que ce que je ne pourrais accorder !... ce que ma conscience, le devoir ne permettent pas.....

—Comment dites-vous ? s'écria la jeune fille avec l'accent de la surprise, la conscience, le devoir vous empêcheraient de dire : oui ? Mais bien sûr papa ne peut vous demander quelque chose... quelque chose... qui serait mal.

Je gardai le silence, de plus en plus embarrassé.

—Mais enfin, monsieur, reprit l'enfant, dites-moi donc ?... répondez, parlez, parlez ?...

Je lisais à la fois dans les yeux du père l'anxiété et la colère et je murmurai :

—Mon enfant, n'insistez pas, en ce moment je ne puis que me taire.

—Mais, s'écria-t-elle avec un accent douloureux et presque emporté, mais, monsieur, est-ce que vous ne voyez pas que maintenant le silence lui-même semble une accusation ? que dans mon esprit à cette heure plus d'un doute affreux s'élève ? De quoi s'agit-il encore une fois ? et que peut-on vous vouloir ?

—Jeune homme ! cria le père avec son regard sinistre son premier et formidable accent, pas un mot de plus, sur votre vie, pas un mot !

—Ah ! dit la jeune fille avec désespoir et en se couvrant la figure de ses mains ; c'était donc vrai, il y a quelque chose, mais ce quelque chose quel est-il ? Ah ! monsieur, eh bien, maintenant, quoique dise le père, malheureuse d'une façon ou d'une autre, je ne puis pas savoir à moitié ! Moi aussi j'ai ma volonté, j'ai mon droit, et je veux tout, tout apprendre ? Ainsi donc c'est une mauvaise action qu'on vous demandait ? Comment... pourquoi ?

—Ma pauvre enfant, dis-je, forcé de m'expliquer, ce n'était que la promesse du silence qu'on exigeait, mais d'un silence qui lui-même eût été coupable, puisqu'il me faisait en quelque sorte le complice d'un... crime ! d'un vol !

—D'un... d'un vol ! répéta la jeune fille en pâlisant et avec un cri déchirant ! d'un vol... mon père ! ô mon Dieu, mon Dieu !

—Ah ! brigand, ah ! scélérat ! hurla Marcou avec rage, tu m'accuses devant elle ? Tu me calomnies... tu me déshonores... au risque... tant pis alors, c'est ta faute ! Et maintenant plus que jamais il ne faut pas que tu sortes d'ici vivant !

B. BOUÏOL.

(La fin au prochain numéro.)